

Antoine FABRE D'OLIVET

THÉODOXIE UNIVERSELLE

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers

Mise au jour et publiée intégralement pour la première fois
d'après le manuscrit original*

par Robert AMADOU

* Depuis le n°21

Cette prêtresse que j'ai nommée Voluspa dans mon livre *de l'État social*, à cause de ce nom même attaché à ses prophéties dans l'*Edda* des Scandinaves, a fort bien pu être appelée *Velléda*, selon ce que dit Tacite (157); car, si le premier nom signifie celle qui voit tout, le second peut exprimer aussi bien celle qui conduit tout (158). On pourrait croire, d'après certaines données et surtout d'après le témoignage de Tacite, que Velléda n'était pas, de son temps même, la seule femme revêtue de la même puissance; qu'il y en avait plusieurs qui relevaient d'une autre plus élevée en dignité, en sorte que, tandis que celle-ci portait le nom de Voluspa, les autres qui lui étaient inférieures, répandues d'ailleurs dans les divers sanctuaires de la Celtique en général, se distinguaient par celui de Velléda. On a même connu le nom propre de plusieurs. Aurenia est nommée par Tacite, et Ganna par un autre écrivain qui nous a conservé des extraits de Dion et de Suidas (159). L'historien romain remarque, en parlant de Velléda que ce n'était pas la seule femme qui se fût attirée ainsi la vénération des peuples. La politique ni la flatterie, dit-il, n'avaient aucune part à cette institution. Les Celtes, persuadés que la Divinité agissait dans ces femmes, ne les regardaient pas comme des Déesses de leur façon (160).

Mais, pour revenir de cette courte digression qui m'a paru nécessaire pour établir un fait aussi important, je disais donc que ce fut à l'inspiration d'une femme que les Boréens durent de briser enfin le joug que leur avait imposé une race ennemie. J'ai exposé ailleurs assez au long quelles furent les suites de cet événement (161). Les Boréens triomphants, désormais connus par le nom de Celtes, non contents de nettoyer l'Europe entière et de poursuivre sur les côtes opposées de la Libye leurs ennemis naturels, les allèrent attaquer en Asie, jusque dans l'île de Lankâ, et leur arrachèrent l'empire. À cette époque, qui date de l'an 6728 avant J.C., la race blanche obtint la prééminence sur la race noire et domina sur la terre.

Cependant, il s'était passé avant ce dernier événement une chose digne d'une grande attention. L'apparition d'une prophétesse chez les Celtes et son exaltation au suprême sacerdoce n'avaient pu se faire sans heurter l'opinion d'une partie de la nation qui, n'ayant pas entendu ses oracles, ne voulait pas les admettre comme divins. Parmi les peuplades qui refusèrent de se soumettre à l'autorité de la Voluspa et qui surtout s'opposèrent à la fixation des familles et des demeures et à l'établissement de la propriété territoriale qui en est une suite nécessaire, il s'en trouva une encore plus récalcitrante que les autres, dont le chef, d'une humeur belliqueuse et doué d'une force plus qu'ordinaire, se mit à la tête d'un parti et combattit pour empêcher la nouvelle forme de gouvernement de se consolider. Ses partisans qui, à cause de leurs opinions, prirent le nom de Bodohnes, pour exprimer leur opposition à toute fixation de demeure, devinrent fameux sous le nom de peuples bédouins ou nomades (162), et lui-même, ayant pris le nom de *Her-hôlls*, transformé depuis en celui d'Hercule, remplit la terre de son nom (163). Il fut néanmoins obligé de quitter d'abord la Celtique, ne pouvant pas arrêter le mouvement que la Providence avait déterminé pour le

salut de la race boréenne, mais il la quitta à la tête d'une armée assez nombreuse et rendue assez formidable par son courage pour passer dans l'Asie mineure et s'en assurer assez promptement la possession, en culbutant devant lui toutes les colonies que les Sudéens avaient poussées jusque-là. Cet aventurier celte, qui s'abandonna ainsi au Destin et qui réussit dans son entreprise grâce à la force extraordinaire de sa volonté, est le premier qui ait fait connaître le nom d'Hercule à l'Asie et qui l'y ait illustré. Une foule d'autres héros ont porté le même nom par la suite, soit identique, soit traduit dans d'autres dialectes; ce nom célèbre a été même confondu avec celui de Bâhl et appliqué au Soleil, comme souverain des astres et dominateur de l'univers; mais cela s'est fait par analogie ou par une confusion des idées attachées au même mot (164). Les Brahmes qui, par suite de cette confusion, ont vu en lui le conquérant sudéen qu'ils appellent Bâhli, ont ainsi induit en erreur les écrivains consultés par Cicéron. Ils ont même autorisé toutes les allégories qu'on a débitées à son sujet, en publiant que ce monarque avait parcouru la terre et les mers pour y répandre sa gloire et en faire disparaître les fléaux. Cependant, jugeant ensuite qu'il fallait distinguer le héros celte du sudéen, ils ne l'ont pas seulement appelé Bâhli, le Seigneur souverain, comme le premier, mais Bâhli-Rama, ou Garasou-Rama; c'est-à-dire le souverain antérieur à Rama, ou celui qui a purifié ou préparé les voies de Rama (165). Ce nom était ainsi parfaitement choisi, car ce fut ce Hérôll, ou cet Hercule, qui, par sa séparation d'avec les Celtes et par ses conquêtes dans l'Asie mineure et en Arabie, facilita plus tard les progrès de Ram. Il existait à cet égard une allégorie singulière. On racontait dans *les Héracléides*, poèmes composés en l'honneur d'Hercule, que ce conquérant ayant désiré voir le Dieu dont il était destiné à étendre l'empire, ce Dieu se montra à ses yeux sous la forme d'un bélier (166).

Au reste, on trouve dans les *Pouranas* des Hindous des traces non équivoques des conquêtes de cet antique héros, surnommé Bala-Rama ou Parasou-Rama. Le laborieux Wilford, l'un des académiciens de Calcutta, raconte, d'après ce qu'il a lu dans ces livres sacrés, qu'au moment où l'Égypte, appelée en sanscrit Sankha-donip, le pays des cavernes, l'Arabie et toutes les contrées limitrophes étaient sous la domination des Culita-Késas et des Syama-Moukhas, c'est-à-dire des peuples aux cheveux crépus et aux figures noires, il s'y éleva un violent tumulte, à l'occasion d'une irruption qui y fut faite par les Danavas, qui, conduits par un chef intrépide, forcèrent tous ces peuples à vider le pays et à se réfugier au delà du golfe Arabique, chez les Sankha-Yanas que ce savant croit être les vrais troglodytes des anciens, à cause que le nom sanscrit par lequel ils sont désignés signifie les habitants des cavernes (167). Wilford conjecture avec raison que le roi du Kousha-donip, tué par Parasou-Rama dans cette guerre, était le farouche Lycurgue des Grecs, régnant à cette époque sur les contrées qui furent plus tard le partage des Philistins (168). Cette tradition, dit-il, est conservée presque de la même manière par Nonnus, qui rapporte qu'après la défaite de ce Lycurgue, les Arabes se soumirent, à l'exception de ceux qui, sous

la conduite du rapide Blamys, passèrent en Éthiopie où ils s'établirent sur les rivages du Nil (169). Or, considérons, à l'appui de tout ceci qu'Hérodote confirme parfaitement les traditions des Hindous, déjà confirmées par Nonnus, lorsqu'il dit que, dans une guerre qui s'éleva entre les Cymmériens et les Scythes, les Cymmériens, obligés de céder au grand nombre des Scythes qui s'étaient déclarés contre eux, furent obligés de quitter l'Europe et de passer en Asie où ils s'établirent sur les rivages de la mer (170).

Cet événement sur lequel je viens de m'arrêter assez longtemps, afin d'en établir la preuve historique, est d'une grande importance dans l'objet spécial qui nous occupe; il nous donne l'époque fixe du premier mélange qui s'effectua, sur les bords de la Méditerranée, dans l'Asie mineure et en Arabie, des peuples du Nord et de ceux du Midi, et nous montre l'origine des Chaldéens, des Syriens et des Arabes, dans les premières conquêtes qui furent faites sur les Sudéens par les Boréens. C'est là qu'on doit chercher, ainsi que je l'ai déjà exposé (171), la source de toutes les cosmogonies où la femme est représentée non seulement comme inférieure à l'homme, mais encore comme la cause expresse de tous les maux qui affligent l'univers. C'est dans le schisme des Celtes bodohnes, refusant de reconnaître la Voluspa et persistant dans leur mépris pour toute demeure fixe, qu'il faut voir l'origine des Bédouins et de toutes les hordes nomades établies d'après les mêmes principes; c'est aussi dans les conséquences de ces principes et dans les excès qui ont dû les suivre qu'on peut placer, avec quelque apparence de raison, la formation d'un État aussi extraordinaire et aussi hors de la nature que celui des Amazones (172), car il est de l'essence des choses extrêmes de produire les choses extrêmes et de donner naissance à leurs contraires. Mais le point le plus important qu'il convient de fixer dans le fait historique dont il a été question, c'est cette origine du peuple arabe, dont nous allons voir tout à l'heure sortir celle du peuple hébreu auquel fut confiée par la Providence la garde du *Sépher*, après que le foyer central de la révélation divine eut été profané et détruit en Nubie par le schisme des peuples pasteurs, autrement dits ioniens ou phéniciens.

Je vais, dans la prochaine section fixer fortement ma vue sur ce point décisif; mais avant de clore celle-ci, il est bon d'établir, du moins par approximation, la date de l'événement que j'y ai retracé, afin d'achever d'y poser les bases chronologiques de mon édifice. Cette date m'est heureusement donnée par Mégasthène (173), qui, d'après l'aveu des académiciens de Calcutta, comptait quinze générations entre Hercule et Dionysos, ou Bala-Rama et Rama; ce qui donne environ cinq siècles d'intervalle et place, par conséquent, l'expédition de l'Hercule celte à l'an 7200 avant notre ère, celle de Dionysos, ou de Ram, l'ayant été à l'an 6728, de manière que cet événement tombe précisément 1 178 ans après le règne d' Ikshaôkou, le premier Bâli sudéen, qui succéda aux Atlantes primitifs, et environ 2 800 ans après le désastre de l'Atlantide.

§ VI

**Fondation de l'empire universel. - Sa durée. -
 Quel fut le schisme politique et religieux qui le divisa. -
 Origine des Pasteurs phéniciens. - Doctrine de ces Pasteurs. -
 Ils s'emparent de l'Égypte et menacent un des foyers centraux de la
 révélation divine d'une subversion totale. -
 Comment la Providence s'oppose à leur volonté. -
 Origine des Hébreux.**

Si l'on veut considérer avec un peu de réflexion les divers événements que je viens de retracer et les calculs chronologiques que j'ai établis, on verra que ce fut près de cinq siècles après l'exaltation de la première Voluspa en Europe et lorsque le culte des ancêtres, d'abord innocent et pur mais ensuite insensiblement altéré et corrompu par la faute des prophétesses qui s'étaient succédées dans le sanctuaire, dégénérait en une atroce superstition que Ram, appelé à sauver la race boréenne de la perte assurée où la conduisait ce culte violent et sanguinaire, essaya, mais vainement, de le réformer. Méconnu par une grande partie de la nation, persécuté, proscrit par le sacerdoce féminin qu'il voulait éclairer, j'ai dit ailleurs comment il se vit obligé de s'éloigner de sa patrie, en emmenant avec lui tout ce qu'elle avait conservé de noble, de grand et de véritablement fort (174). Il est inutile que je m'arrête désormais sur les succès de cet homme extraordinaire, dont le monde entier a révééré ou révère encore la mémoire. La Providence avait voulu que l'empire universel se fondât par ses mains: il se fonda. Les peuplades de la Tatarie, réunies à sa voix et civilisées, lui facilitèrent la conquête de l'Iran et celle-ci le rendit maître de l'Inde. La Chaldée et l'Arabie, qui tenaient à la race boréenne comme lui, à cause des Celtes bodohnes qui les possédaient, le reconnurent et le firent reconnaître de l'Égypte et de la Nubie. Les Celtes d'Europe et les Atlantes d'Afrique ou se soumirent ou furent refoulés d'une part sur les glaces du pôle et, de l'autre, sous les feux de la zone torride. La terre obéit. Les trois foyers de civilisation, où se conservaient les traditions antédiluviennes, où brûlait encore la flamme pure de la révélation divine, réunis sur un seul point, y concentrèrent leurs forces et brillèrent d'un long éclat; mais, comme je l'ai expliqué ailleurs, cet éclat ne pouvait être éternel (175).

Les foyers réunis devaient se diviser encore. Les premiers symptômes de cette division ne se firent néanmoins sentir qu'au bout de trente-cinq siècles. Pendant plus de trois mille ans, la terre jouit d'un calme parfait. Ce ne fut qu'au bout de ce temps, vers l'époque où les Brahmes placent le commencement de leur quatrième âge, âge de ténèbres appelé *Kali-youg*, que naquit le schisme des Pasteurs phéniciens, environ 3 200 ans avant J. C.

Un prince indien, nommé Irshou, fut, selon les *Pouranas*, le chef de ce schisme terrible qui ensanglanta la terre pendant une longue suite de siècles et la couvrit de débris (176). La cause ou le prétexte de cette lutte cruelle qui déchira l'empire de Ram, encore plus politique que religieuse, consistait à savoir, en supposant que l'univers n'eût qu'un principe et qu'il fût le résultat d'une unité absolue, si ce principe appartenait à la faculté masculine ou féminine, et, dans le cas où l'univers eût deux principes et qu'il fut le produit d'une Duité combinée, lequel de ces deux principes, le masculin ou le féminin, on devait placer le premier, soit dans l'ordre des temps, soit sous le rapport de la dignité ou de l'influence (177). Le suprême sacerdoce s'étant prononcé pour donner, dans l'une ou l'autre supposition, la prééminence à la faculté masculine, avait entraîné dans son orthodoxie le prince Tarak-hya, fils aîné du souverain roi Ougra, et les premières classes de la société. Mais le prince Irshou, fils puîné du même monarque, jugeant cette situation favorable à son ambition, s'était jeté avec force du côté opposé, se déclarant le zélé partisan de la faculté féminine et lui accordant la prééminence dans l'univers, soit que l'univers procédât d'un seul principe, ou qu'il fût le résultat des deux. Le sacerdoce inférieur se partageait entre les deux princes, et parmi le bas peuple une foule immense professait les opinions d'Irshou.

On sent bien que le mouvement qui tendait à dissoudre l'empire de Ram était le même que celui qui avait conduit à l'édifier. La faculté féminine, abaissée dans la Voluspa dont Ram avait contesté la prééminence, cherchait, après trente siècles de repos et de soumission forcée, à se relever de son abaissement et à saisir la domination. Cette faculté réussit en partie dans ses projets; mais elle ne le put faire sans livrer de nouveau la terre à la discorde et sans acheter quelques moments d'un éclat brillant mais passager par des malheurs et des ténèbres plus durables. Ses partisans qu'on appela Pallis, ou Pasteurs, à cause des classes inférieures dont ils étaient composés d'abord, prirent le nom d'Ioniens et donnèrent celui d'Ionie à toutes les contrées, en général, auxquelles ils firent recevoir leur système cosmogonique. Le pays qu'ils considérèrent plus particulièrement comme leur demeure et dans lequel ils placèrent le centre de leur empire fut nommé Pallistine, ou Palestine, et eux-mêmes en reçurent la dénomination de Philistins. Quant aux appellations diverses d'Iduméens, d'Érythréens, de Panchéens ou de Phéniciens, qu'on leur donna en divers dialectes, elles ont toutes rapport à la couleur ponceau, rouge mêlé de jaune, qu'ils avaient prise pour emblème, et au phénix, oiseau blasonique, qu'ils portaient en armoiries (178).

Mais, d'abord, ces peuples pasteurs ioniens, ou phéniciens, ne jouirent pas d'un grand succès; ils furent même contraints d'abandonner l'Inde proprement dite et vinrent, sous la conduite d'Irshou, fonder un assez faible établissement sur le golfe Persique. Cet établissement prospéra néanmoins par le commerce, s'étendit assez rapidement le long des côtes de l'Yémen et s'affermir sur les îles Panchéennes dont parle Diodore de Sicile (179). Là, sa marine reçut sa première illustration. Devenus navigateurs et commerçants, les Phéniciens poussèrent leurs entreprises sur le golfe Arabique, qu'ils appelèrent de leur nom mer Idumée, Érythrée, Panchéenne ou Rouge, et, traçant une espèce de cordon autour de l'Arabie, vinrent occuper les rivages de la Méditerranée (180), depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate. Alors, maîtres de toutes les côtes et devenus de plus en plus puissants et redoutables, ils pénétrèrent dans le centre de l'Arabie, asservirent la Chaldée et poussèrent leurs conquêtes en Égypte (181). Portant partout avec eux leur goût pour les arts et pour le luxe, protecteurs des lettres et des sciences positives, zélés novateurs et d'autant plus aimables et galants auprès des femmes qu'ils faisaient profession d'accorder, dans la création de l'univers et dans son gouvernement, la prééminence à la faculté féminine, ils parvinrent en peu de siècles à former l'immense empire dont j'ai parlé en commençant la dernière section, et à dominer sur une grande partie de l'Asie et de l'Afrique et sur l'Europe toute entière.

Cependant, et voici le point important de cette dissertation, le point généralement inconnu auquel je ne pouvais arriver que par la route longue et pénible que j'ai prise, afin d'élever autour de moi un rempart inexpugnable de preuves morales et physiques; cependant, sur deux foyers centraux de civilisation où s'étaient conservées les traditions divines et que Ram avait réunies, le premier placé aux Indes sur les bords du Gange, violemment ébranlé par le schisme des peuples pasteurs, ne tenait plus au second qui, posé en Nubie sur les bords du Nil, était devenu la proie de ces mêmes peuples appelés Philistins, ou Phéniciens. Mais le premier, quoique ébranlé et prêt à se diviser encore, comme je le dirais plus loin, persistait du moins dans son intégrité centrale, tandis que le second, envahi dans son siège même, en butte à un système d'opposition absolue, courait risque d'être entièrement anéanti. Le danger qui le menaçait était d'autant plus grand que, tenant aux Atlantes primitifs par la race noire, il montrait un éloignement encore plus prononcé pour le système des Ioniens, qui, descendus de la race blanche, voulaient comme les Celtes primitifs donner à la nature féminine la prééminence dans l'univers; ce qui répugnait entièrement aux dogmes des Sudéens consacrés par les Bélyles et maintenus dans tous les ouvrages de Taôth et de ses interprètes, les Musées et les Hermès. Il fallait ici que la Providence intervînt. Car les Phéniciens, poussés en avant par une volonté arrogante et que le succès remplissait d'un enthousiasme guerrier, forçaient partout le Destin à fléchir devant eux. L'Égypte était envahie et la Nubie opprimée voyait ses sanctuaires à la veille d'une entière subversion. Ces formidables Pasteurs, s'étant emparés des montagnes sacrées de

Mandara, que les Grecs connurent plus tard sous le nom de Meroï, y avaient bâti une ville sainte qui portait leur nom (182). Tout était désespéré, selon Manéthon, l'antique historien de l'Égypte. Je vais retracer ici ses propres paroles, telles que Josèphe nous les a conservées. "Nous avons eu, dit-il, dans les temps anciens un roi nommé Timaos. Dieu, sous son règne, s'irrita de nos désordres. Il suscita contre nous des barbares venus de l'Orient, méprisables sans doute, mais pleins d'enthousiasme et de courage, qui subjuguèrent notre pays presque sans combat, brûlèrent les villes, renversèrent les temples, égorgèrent une partie de nos concitoyens et réduisirent les autres au plus ignominieux esclavage. Ces barbares, dans la suite, se choisirent un roi qui, après avoir rendu tributaires la Haute et la Basse Égypte, établit sa résidence dans Memphis... (183)"

Jules Africain et Eusèbe reconnaissent sans peine dans ce tableau les rois pasteurs, dont l'invasion d'ailleurs est si connue. Le premier les place dans la quinzième dynastie des pharaons d'Égypte, précisément 953 ans avant Amos qui les vainquit et détrôna leur dernier roi nommé Aphobis. Or, cet Amos vivait, selon Jules Africain, 130 ans avant ce fameux Aménophis qui érigea en l'honneur du Soleil la statue colossale de Memnon, dont le règne commença, suivant les plus exacts chronologistes, l'an 1618 avant J. C.; d'où il résulte qu'on peut placer le règne d'Amos vers l'an 1750, et l'entrée des rois pasteurs en Égypte vers l'an 2700 avant notre ère; ce qui, laissant encore l'espace d'environ cinq siècles entre cet événement et le commencement du schisme d'Irshou, fournit le temps nécessaire pour que les peuples pasteurs, d'abord fixés sur le golfe Persique, puissent acquérir une puissance assez considérable pour envahir l'Assyrie, comme le disait Troque-Pompée, s'établir solidement en Palestine, assiéger pour ainsi dire l'Arabie en l'enveloppant de tous côtés et se mettre en état de faire la conquête de l'Éthiopie et d'un royaume aussi puissant que l'était alors l'Égypte (183).

Ainsi donc, ce fut environ vingt-sept siècles avant notre ère, il y a précisément 4 522 ans au moment, où j'écris, que les Pasteurs phéniciens, connus sous le nom d'Ioniens, à cause du schisme qui les avait séparés de l'empire universel de Ram et de l'orthodoxie lamique, vinrent s'emparer de l'Égypte et, portant avec eux leurs idées sur la prééminence de la nature féminine ainsi que toutes les conséquences qui en découlaient, menacèrent le foyer central de la civilisation et de la révélation divine en Nubie d'un bouleversement total. Ces Pasteurs avaient emporté avec eux l'*Atharva-Véda*, ouvrage d'un des plus fameux Bouddhas, de celui peut-être qui, sans le prévoir, devint le premier auteur du schisme en fournissant les premières idées qui le firent naître. Ce livre sacré, qui passe aujourd'hui pour le quatrième *Véda* et qu'on appelle avec emphase le *Véda des Védas*, n'existait pas dans la haute antiquité. Les Hindous ne connaissaient dans l'origine que trois *Védas*, ainsi que l'ont remarqué judicieusement les académiciens de Calcutta (184). Ce quatrième, appelé *Atharvan*, ne fut d'abord qu'une compilation des trois premiers, qu'une sorte de paraphrase dans laquelle l'auteur glissa quelques principes nouveaux, qui

servirent de prétexte à la révolution qui eut lieu un peu plus tard (185). Je ne puis m'empêcher de faire remarquer comme un objet digne de la plus grande attention, que ce fut dans ce *Véda* où l'on fit mention pour la première fois de la chute de l'esprit rebelle et de la division qui, avant même la naissance de l'univers, éclata dans les régions célestes. Cette division, selon le Bouddha auteur de l'*Atharvan*, eut lieu entre Birmah, le premier-né de la Cause première, et Mah-Is-assour, qu'elle avait établi pour chef de tout le Dewtah-loga, c'est-à-dire de toutes les hiérarchies divines des esprits, des éons ou des anges émanés d'elle, à cause du refus que fit Mah-Is-assour de reconnaître la suprématie de Birmah. Ce Bouddha hérésiarque, mais doué d'une grande force de conception, établissait dans ce livre que la Cause première qu'il nommait Om, la Mère absolue, dont la connaissance, la prescience et l'influence s'étendent sur toutes choses, excepté sur les actions des êtres qu'elle a créés libres, ne put que faire connaître à Mah-Is-assour l'énormité de sa faute. Mais, comme cet être puissant persévéra dans sa volonté pervertie malgré la voix de sa conscience, elle fit paraître le terrible Siva qui, s'armant contre lui de son propre principe qui lui était inconnu, le chassa du Maha-Sourga, le séjour de la lumière et le précipita dans l'Onderah, le réceptacle impur des ténèbres inférieures (186).

On sent que ce livre qui présentait à la doctrine des Pasteurs phéniciens un appui inébranlable, en leur permettant de concevoir la Cause première sous la forme d'une Mère, et qui semblait les conduire à la connaissance de deux principes opposés qui en émanaient également; ce livre, d'où l'on pouvait tirer une foule de conséquences toutes opposées à l'existence de l'unité d'un seul principe et surtout d'un seul principe mâle, devait convenir sans doute à ces peuples imbus de la prééminence de la nature féminine sur la masculine, mais aussi déplaire dans la même proportion aux nations antiques auxquelles ils prétendaient le faire adopter (187). Ces nations, appuyées sur les Bétyles antédiluviennes, sauvées du naufrage par Xixutros, restituées par Taôth, illustrées et commentées par la foule des Musées et des Hermès, ne pouvaient pas voir sans horreur un livre qui renversait de fond en comble tous leurs dogmes sur l'unité divine et sur la faculté la plus intime et la plus sacrée à leurs yeux: la paternité. Ce ne fut aussi qu'avec la plus grande difficulté que ces conquérants, malgré toute leur puissance, parvinrent à triompher de leur répugnance à cet égard. Quoiqu'ils les eussent subjugués assez facilement et presque sans combat, comme le dit Manéthon, ils éprouvèrent, lorsqu'il fut question de leur faire recevoir leur doctrine, une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Tout prouve, en effet, dans les annales du monde, qu'une lutte longue et cruelle s'engagea, surtout en Arabie, où les descendants des Celtes bodohnes, ennemis déclarés de la suprématie féminine, en conservaient le souvenir. La Chaldée et la Nubie s'armèrent également, mais en vain. Leurs efforts mal soutenus par le Destin, abandonnés de la Providence que ces peuples n'invoquaient plus que par habitude ou par orgueil, fléchirent partout devant une Volonté audacieuse qui, maîtresse de la force, savait la déployer avec avantage.

Le savant Wilford, qui a suivi avec attention les effets désastreux de cette querelle politique et religieuse dans les *Pouranas*, où il en est souvent question, croit qu'elle n'a pas été inconnue à Nonnus, qui la confond avec la guerre que les adorateurs de la terre, appelés Géants à cause de leur culte adressée à une Dêité femelle, firent à Jupiter, le maître des Dieux et des hommes. Cette guerre commença, suivant l'auteur des *Dionysiaques* et selon ce que racontent les Brahmes, dans les Indes, et s'étendit de là sur la face de la terre entière (188).

J'ai déjà parlé ailleurs des divers succès qu'elle obtint et des suites funestes qu'elle entraîna (189). Qu'il me suffise de dire ici que ces sectateurs de la faculté féminine réussirent particulièrement dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Afrique, qui s'étendent du Caucase à l'Atlas, et sur toutes les côtes de l'Europe où s'établit l'empire phénicien. Ceux des Chaldéens qui refusèrent de se soumettre, chassés de la Chaldée, furent forcés de se disperser dans les déserts de Tahamah. Quelques-uns passèrent en Arabie et se joignirent à la tribu des Hémyaristes qui résistait encore; mais, vaincus avec elle et repoussés sur les rivages de la mer Rouge, ils furent obligés d'en traverser les ondes et de se jeter sur l'Abyssinie où, pendant un moment, ils parurent se fixer dans la province de Tugré dont Axuma était la capitale, ce qui leur fit donner le nom d'Axumites. Cependant, ce repos fut court, car les Phéniciens, s'étant rendus maîtres de l'Égypte, se portèrent sur la Nubie et, après s'être rendus maîtres de la cité sainte de Mrirah, appelée plus tard Méroë, y firent reconnaître leur doctrine. De là, marchant vers l'Abyssinie, ils y attaquèrent le mélange qui s'était formé de Chaldéens, d'Arabes hémyaristes, de Nubiens et même d'Égyptiens réfractaires à leurs lois et frappèrent dans Axuma le dernier coup, qui terrassa le parti orthodoxe en Lybie et anéantit en apparence la révélation divine dans un de ses foyers centraux (190). Je dis en apparence, car la Providence qui voulait sa conservation, ayant laissé toute sa part au Destin, incapable désormais de défendre ses adhérents attaqués avec cette violence par les apôtres de la Volonté, la Providence, indifférente aux réclamations de l'orgueil, de l'intérêt, du fanatisme hypocrite de la plupart de ceux qui se couvraient de son nom pour voiler leurs passions envieuses ou sordides, se choisit parmi les opprimés un nombre d'hommes dont l'amour seul de la vérité avait allumé la foi et provoqué la résistance, et confia à leurs mains dévouées la garde du feu sacré, dont elle voulait plus tard ranimer dans Jérusalem et alimenter un foyer nouveau.

Ces hommes, ainsi choisis par la Providence pour marcher dans ses voies et parvenir au but caché de ses desseins, quels que fussent d'ailleurs les mouvements opposés du Destin et de la Volonté, et même leur propre ignorance à l'égard de leur mission, ces hommes dispersés sur les bords opposés de la mer Rouge, à de grandes distances les uns des autres, errant d'un côté dans les vastes solitudes de Tahamah et, de l'autre, dans celles de Sennar et de Bahioud, emportant avec eux leurs antiques Bétyles et les livres sacrés de leurs Musées, ces hommes, dis-je, ainsi repoussés et abandonnés des autres, reprirent bientôt leurs anciennes habitudes nomades auxquelles peut-être ils n'avaient pas

entièrement renoncés, s'adonnèrent de nouveau à la vie pastorale et devinrent enfin ce qu'ils avaient été dans l'origine, de véritables *Bodohnes* ou *Bédouins*, des hommes sans demeures fixes et bientôt sans lois positives. Ennemis mortels des Philistins, sous quelque forme ou sous quelque dénomination nouvelle que ces peuples se présentassent à eux, ils les combattirent partout et aussi longtemps qu'ils purent les combattre, et les évitèrent lorsque tout espoir de victoire leur fut enlevé. Nommés Hébreux par les Phéniciens, à cause qu'ils erraient au delà des frontières de leur empire et qu'ils les considéraient comme barbares, ils acceptèrent ce nom en général; mais en particulier, ils se désignèrent par des épithètes qui exprimaient leur attachement à l'unité divine, comme principe mâle et dominateur absolu de l'univers. Parmi ces épithètes, celle de Judéens ou d'Israélites ont été les plus célèbres et les plus connues : la première signifie la gloire ou la lumière émanée de Thou, l'Être absolu, et la seconde les enfants du Souverain Seigneur Iswara (191).

Et remarquez soigneusement la forte connexion de tout ceci. Ces hommes dont je viens de parler, destinés par la Providence à conserver l'idée de l'unité divine sur la terre, dans celui des monuments antédiluviens où elle était la plus expressément consacrée, tandis que le schisme des Pasteurs phéniciens tendait à l'anéantir entièrement, ces hommes, qui devaient résister au fantôme brillant du polythéisme pour le combattre ensuite et le renverser, étaient les descendants de ces mêmes Celtes qui, dès l'origine de la civilisation dans la race boréenne, s'étaient opposés à l'exaltation de la Voluspa, n'avaient pas voulu reconnaître l'influence féminine dans le sacerdoce ni dans le Sénat et, forcés de s'expatrier, étaient passés en Asie avec le nom de Bodohnes. C'étaient eux qui, sous la conduite du premier Hercule, avaient fait la conquête de la Chaldée et de l'Arabie, avaient combattu plus tard les Amazones qui s'étaient formées dans leur sein à la suite de quelque désastre, et, toujours ennemis de la prééminence à laquelle prétendait la faculté féminine, avaient favorisé l'érection de la théocratie universelle de Ram qui s'y opposait. Tant que cette théocratie avait conservé son éclat et sa force, c'est-à-dire pendant trente-cinq ou trente-six siècles, ces hommes dont rien n'émouvait plus les passions étaient restés dans une profonde tranquillité, soit qu'ils se fussent fixés dans les cités florissantes de la Chaldée et de l'Yémen, soit qu'ils eussent continué à errer avec leurs troupeaux dans les riantes campagnes qu'arrose l'Euphrate; mais, au moment où le schisme d'Irshou vint ébranler l'empire, au moment où les Ioniens, partisans déclarés de la faculté féminine, prétendaient donner à cette faculté la prééminence dans l'univers, ces hommes; que la Providence avait tenus comme en réserve pour s'en servir dans cette occasion qu'elle avait prévue, se trouvèrent prêts à répondre à son appel. Ils se levèrent donc de nouveau et s'armèrent à sa voix pour défendre l'unité divine menacée. La Providence ne pouvait pas empêcher la Volonté de l'homme, que Dieu même a revêtu de sa propre liberté d'agir dans toute l'étendue de cette liberté et d'abuser même de ses dons en les dénaturant, comme elle fit dans la race boréenne, dès l'aurore de la civilisation de cette race, et encore à l'époque

de l'exaltation de la Voluspa, comme elle continua à faire à l'apparition de Ram dont elle contraria les desseins, et enfin comme elle faisait à présent en conduisant l'empire universel fondé par ce puissant théocrate à une division inévitable dans les trois principes de l'unité religieuse, de l'unité politique et de l'unité civile. Mais, en même temps que la Providence ne pouvait pas empêcher ces effets de suivre une cause libre qui agissait, elle pouvait opposer cette cause à elle-même et puiser dans son essence des moyens irrésistibles d'opposition. Or, c'est ce qu'elle fit avec une admirable sagacité, ainsi que je viens de le dire et que je l'ai exposé plus au long dans mes autres ouvrages.

Les Celtes bodohnes, qui se levèrent alors pour défendre l'unité divine, n'étaient pas destinés à triompher d'abord de la terrible force volitive qui se mouvait: cela était impossible ; mais seulement à amortir sa violence et à préparer de loin des moyens pour remédier à ses ravages quand il en serait temps. Aussi n'y eut-il parmi eux que ceux pénétrés d'une foi vive qui survécurent et qui, sous le nom d'Hébreux, allèrent errer dans les déserts, emportant avec eux tout ce que la Providence avait voulu sauver. Ceux que les passions de l'orgueil, de l'ambition ou de l'avarice avaient seules déterminés périrent dans les combats ou furent contraints de céder à l'ascendant de leurs adversaires et de subir leur joug. Ce fut alors qu'on les vit, pour prouver leur soumission, se priver eux-mêmes des signes de la virilité (192), se dévouer, vêtus des habits de femme, non seulement au service de la faculté féminine (193), mais encore dégrader le sacerdoce de leur grand ancêtre Hercule, en paraissant à ses autels sous ces mêmes habits (194). Obligés de dire que cet antique héros avait filé aux pieds d'Omphale, la Mère du Très Haut (195), ils reconnurent ainsi l'infériorité de la nature masculine, consentirent à se voir honteusement exclus d'une foule de cérémonies et de mystères religieux (196), se virent réduits, après avoir brûlé de leurs mains une foule d'animaux mâles sur les bûchers de Diane (197), à répandre sur ses autels leur propre sang (198) et celui de leurs enfants (199), à les dévouer même à la mort pour plaire au zèle fanatique des Philistins (200); et lorsque enfin le temps eut assoupi jusqu'à un certain point le dévouement à cette nature orgueilleuse, aveuglée de son triomphe, et que la puissance de ces Pasteurs, éclip­sée en Égypte par le règne d'Amos et en Syrie par ceux de Nimus et de Sémiramis, leur permit de respirer, à peine ces hommes, encore frappés de terreur et sortant comme d'une longue léthargie, osaient-ils considérer le Maître de l'univers sous le nom même de Bahl, de Moloch ou de Zeus, comme possédant la faculté masculine, et lui disaient-ils en l'invoquant : "Exauce-nous, qui que tu sois, Dieu ou Déesse, Père ou Mère de l'univers" (201).

Tout ce que purent les Hébreux dans les premiers temps qui suivirent les triomphes des Ioniens, Phéniciens ou Iduméens, qu'ils connurent toujours sous le nom de Philistins, ce fut d'éviter l'humiliation de leurs compatriotes en fuyant dans les déserts. C'est là que, se livrant aux seins de leurs troupeaux, que, renonçant à ces pompes mondaines, à ce luxe des grandes cités qui avaient perdu

ceux qui n'avaient pas osé en faire le sacrifice, ils retrouvèrent cette vie patriarcale dès longtemps abandonnée. Ils en goûtèrent de nouveau les charmes innocents et s'y complurent si bien que, peu de siècles après leur expulsion de la société des autres hommes, tandis que des empires immenses retentissaient autour d'eux des chants de la licence la plus effrénée, étalaient l'éclat des richesses du monde et s'enivraient de toutes les délices, ils adoraient en silence le Maître méconnu de l'univers, oubliaient en paissant leurs brebis jusqu'à leurs propre histoire et, confondant des époques séparées par une foule de siècles, regardaient comme leurs pères les êtres cosmogoniques, les personnages célèbres dont ils lisaient les noms dans leurs livres sacrés. Leur ignorance sans doute était extrême, mais ce n'était pas de leur science que la Providence avait eu besoin.

(à suivre)